

Les Îles Ensoleillées

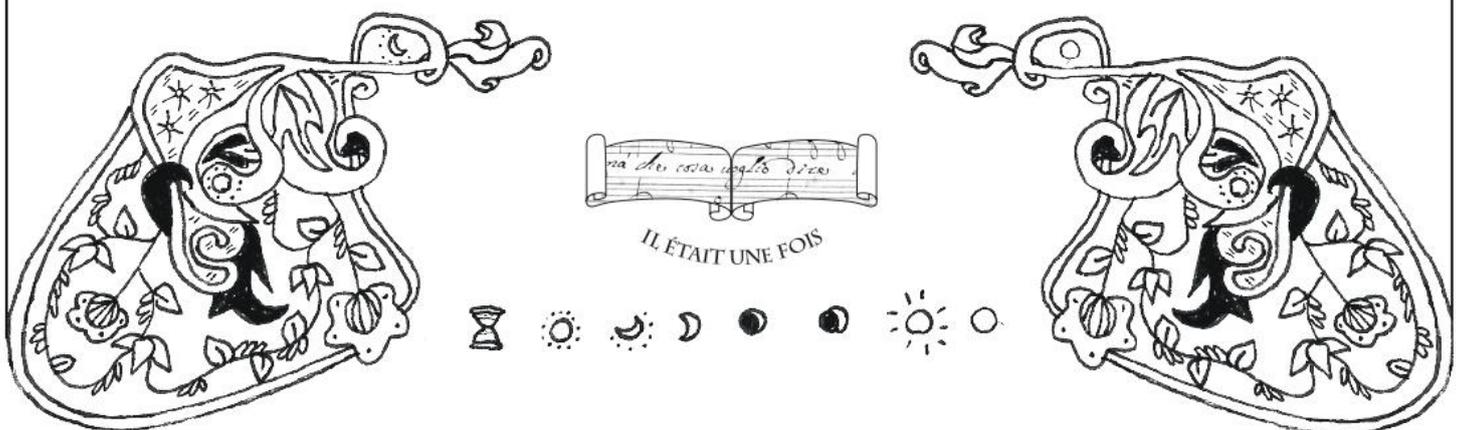
Situées dans le sud du Royaume, cet ensemble d'archipels semblait comme suspendu entre ciel et mer. Comme sur le tableau d'un peintre naturaliste qui aurait procédé par touches de couleurs, l'azur des cieux conversait avec le bleu profond de la mer. Le blanc des nuages indolents se disputait avec l'écume qui naissait, mourait, pour renaître aussitôt sous les caprices des alizés venus du large.

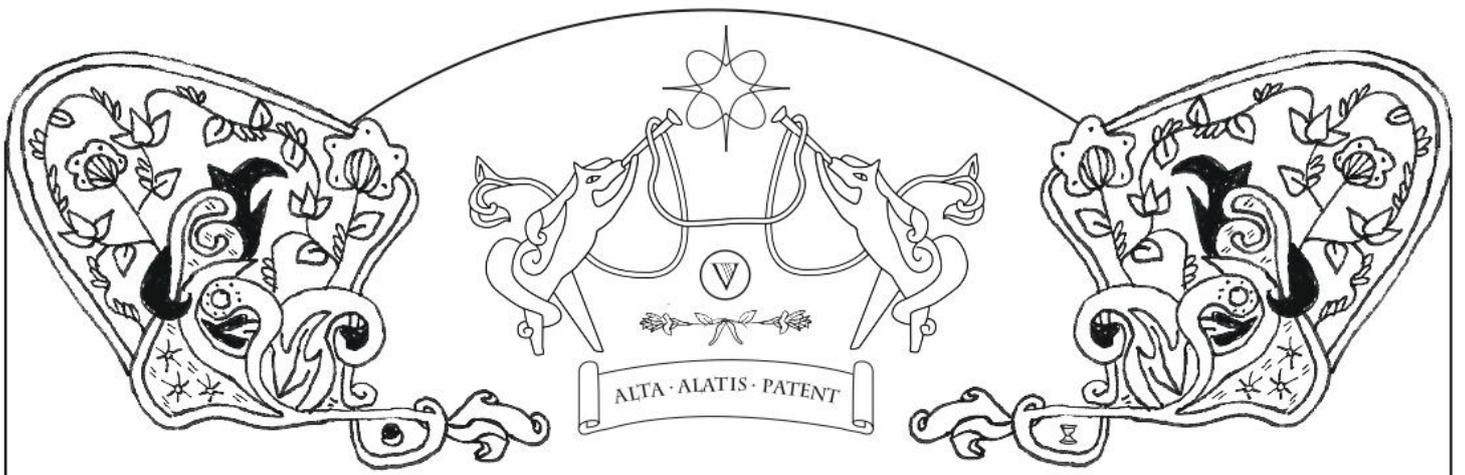
Et là, étaient dispersés des morceaux de terre, comme autant de points noir charbon couronnés de vert de jade. Pour les voyageurs des terres du nord qui découvraient pour la première fois ces lieux, le paysage était à la fois grandiose et minimaliste. Personne n'avait jamais pu compter le nombre exact d'îles et personne ne s'en souciait. L'une n'était qu'un rocher de pierre de lave, d'une demi-lieue, où un poète avait jadis bâti une tour pour abriter sa muse. Une autre était un port, que de courageux pêcheurs quittaient chaque matin pour chasser les Cêtes. Avant de dénouer les aussières, ils lançaient des prières à des dieux sans nom pour ne pas croiser la route des Sirènes ou s'échouer sur le dos de l'Aspidochélon.

D'autres encore avaient vu la naissance de villages, accrochés aux crêtes, débordant des falaises, faits de petites maisons aux murs blancs, sous un toit plat, serrées les unes aux autres pour se protéger de la chaleur. La terre était rare et chaque arpent était planté. Quand on avait de la place on y trouvait des oliviers et de la vigne, sinon de la salicorne, de la criste, de l'obione, des betteraves et des câpriers. Ici on ne connaissait pas le goût de la viande.

Les habitants de ces lieux étaient nombreux et variés, dans leur nature et leur façon de vivre. Une certaine harmonie, que favorisait un climat doux et lumineux, voyait se côtoyer homme, triton, nymphe, cyclope, faune, bucentaure et même camènes, si discrètes mais qu'on savait vivre dans les précieuses sources d'eau douce...

Toutes ces races, si dissemblables, partageaient néanmoins un goût immodéré pour la chair de poisson, la philosophie et l'étude des astres. C'est ici, aux Îles Ensoleillées, que naquit le célèbre "Recueil des mille deux-cent vingt-trois façons de préparer le filet de rouget", la non moins réputée "Bibliothèque des Jeux de l'Esprit" et les innombrables cartes célestes diffusées dans tout le Royaume et parfois bien au-delà.





La coutume et les us voulaient que chaque soir, sur les placettes ou sous les grands arbres, on vienne s'y rencontrer. Qui apportait un vin doux, qui une sucrerie, qui encore une question. Et tous de palabrer une bonne partie de la nuit. Mais attention, si l'étranger pouvait avoir dans l'idée qu'on y bavassait sans répit, il avait tort ! Les orateurs rivalisaient de finesse d'esprit, s'opposant parfois avec vigueur, sur tous les sujets qu'ils avaient en importance : Poésie, mathématiques, harmonie, cosmologie, éthique, musique... Il était commun que pour calmer les passions, on finisse ces assemblées par l'intervention d'un musicien. Alors résonnait dans la nuit, les notes de la phorminx, de la lyre ou de l'envoutant aulos, si nettement que même les grillons de nuit se tenaient coi.

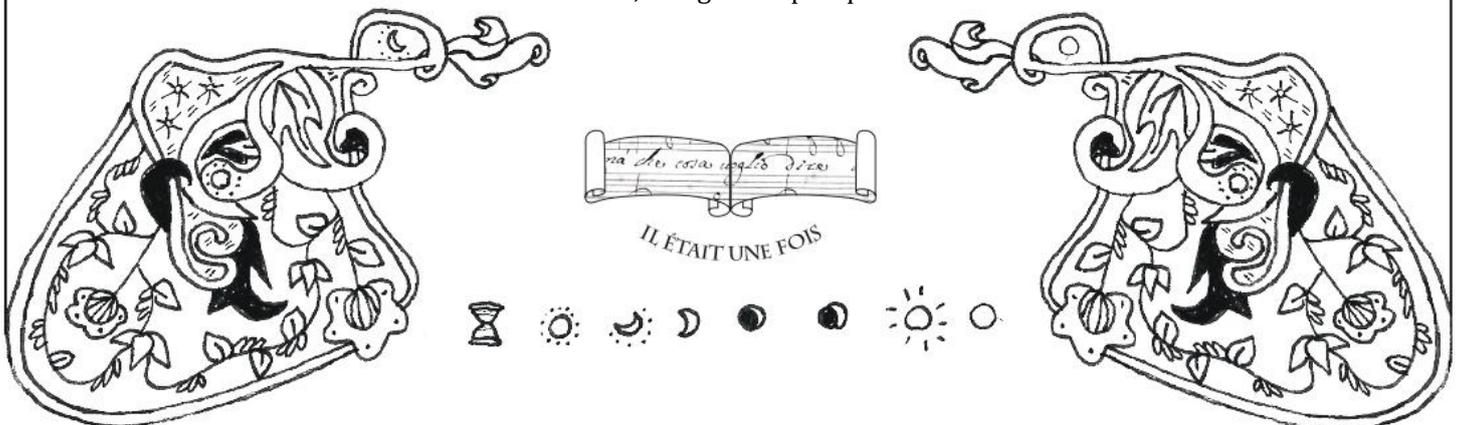
On nommait cet art de vivre la "Dolce Vita". Le climat fait d'un éternel printemps, les paysages oniriques et le goût des belles paroles avaient façonné un lieu privilégié qui ne laissait personne insensible. Les habitants des contrées du nord aimaient à s'y rendre en villégiature, abandonnant les rigueurs des latitudes nordiques, pour vivre comme des poètes, d'amour et de vin sucré...

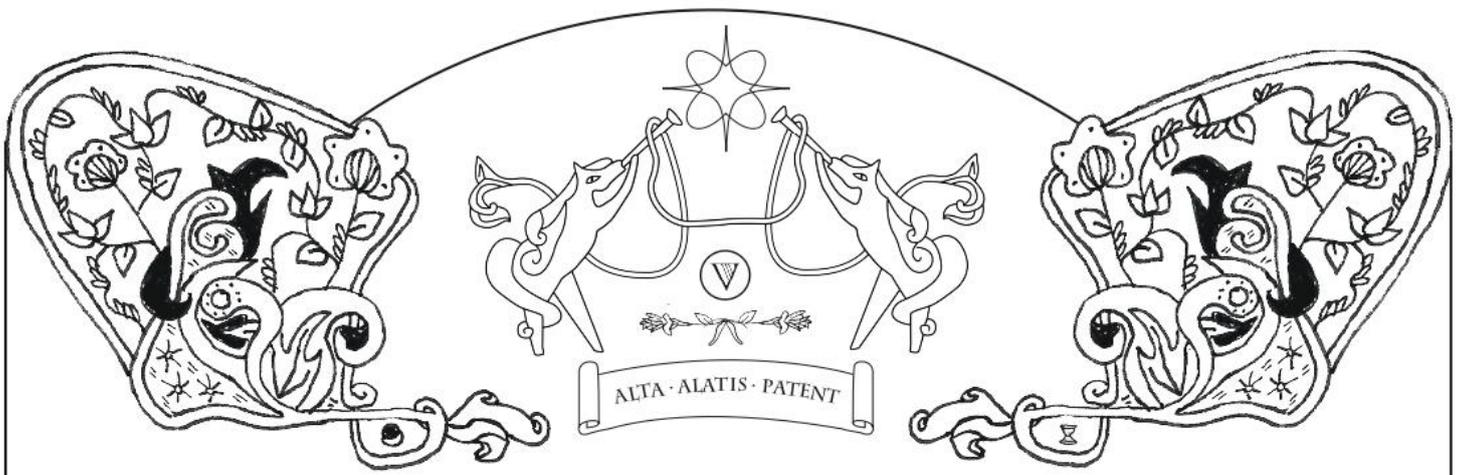
De tout le Royaume, c'est dans les Îles que les plus riches familles étaient établies depuis des lustres, les Dieux leurs accordaient des largesses qui semblaient interdites au reste des peuples... Et des plus riches, le clan Onassis naviguait en tête. Les Onassis possédaient plus de deux cents navires, de petites barges à fond plat pour décharger sur les plages des îlots esseulés, jusqu'aux plus grosses gabares capables de relier les continents entre eux, leurs ventres alourdis de mille denrées.

Le clan était dirigé par Ari Onassis. Il excellait en toutes choses, le commerce, bien sûr, mais aussi la diplomatie et la navigation. Pour lui le luxe n'était pas une fin, mais un moyen. Il était intelligent, parlait plusieurs dialectes des Îles et pour ne rien gâcher, il était beau d'une splendeur rayonnante, d'un caractère simple et ouvert. Toutes ces qualités lui avaient donné un prestige et une grande reconnaissance, autant du petit peuple que des élites de nobliaux.

La légende faisait remonter l'origine de la famille Onassis au célèbre roi Minos qui, en son temps, avait régné en maître éclairé sur les Îles Ensoleillées. Personne n'aurait pu dire si c'était vrai et comme ça en avait toute l'apparence, on acceptait volontiers qu'Ari soit le Minos de son époque.

Ici, le Soleil régnait en maître absolu. Il s'autorisait, quelques jours l'an, à se retirer pour laisser la place à de noirs nuages, gonflés d'orgueil et d'eau fraîche. Alors s'abattait sur les archipels un déluge de pluie qui venait laver les ruelles engoncées du sel qu'avaient déposé les embruns. Après ces rares événements climatiques, le Soleil reprenait sa place comme de tout temps et pour toujours. Si l'Astre était le maître inconditionnel de la lumière, il n'ignorait pas que de la lumière naît l'ombre...





Mais que pouvait-il y faire ? Dans le Bien, le Mal est en germe.

Alors, dans l'ombre portée des murs, dans les caves et les grottes, dans les nuits sans lune, s'agitaient toutes sortes de personnages qui n'aimaient rien d'autre que l'Obscurité.

Ces ouvriers de l'Ombre, vivaient à la fois en pleine lumière tout en accomplissant leurs besognes à l'abri des regards. Issus d'une longue tradition, que seuls les pays au sang chaud peuvent faire naître, leurs organisations étaient séculaires, monolithiques et impitoyables...

Des dizaines de groupes existaient, leurs membres étaient unis par des liens de sang et d'épousailles, c'est pour cela qu'on les nommait Famille. Chacune avait sa spécialité, son domaine d'ouvrage, son savoir-faire. Tous obéissaient à la même loi qu'ils appelaient "Omerta". Cette loi définissait les rapports d'autorité, de dépendance, de rétribution et le maître mot était Silence.

Si l'un d'entre eux, d'une quelconque manière, trahissait sa Famille, il était déclaré "Pentito". De ce jour-là il ne pouvait pas vivre plus d'un an, il devait mourir. Si un étranger à la Famille, d'une quelconque manière, attentait à leur intégrité, il subissait la "Vendetta". Sa vie ne se comptait plus qu'en jours.

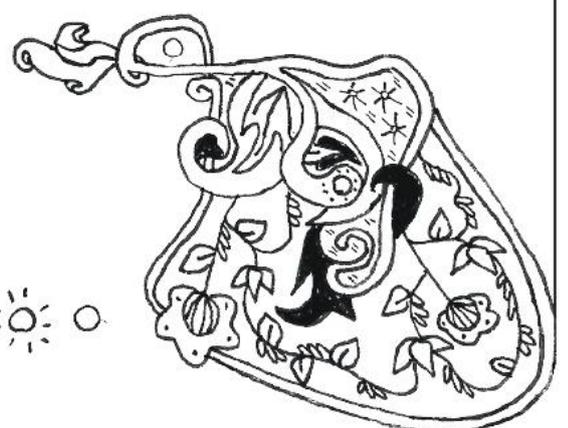


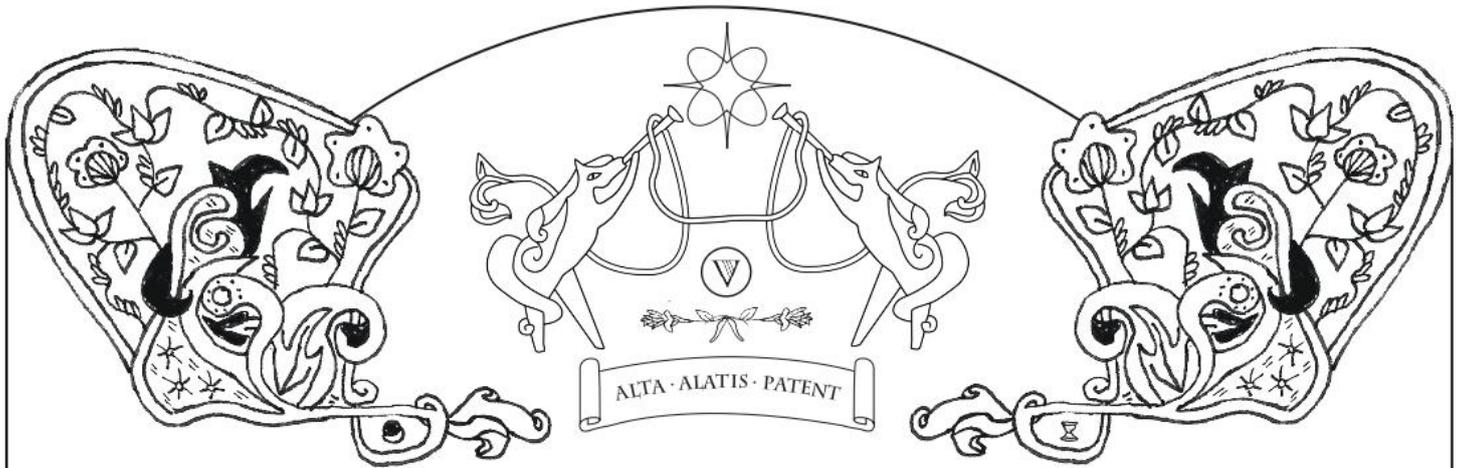
Ils œuvraient dans les Îles Ensoleillées mais aussi dans les régions alentours. Par le jeu subtil d'alliances et d'intérêts convergents, certaines Familles avaient des ramifications parfois inattendues. La plus célèbre d'entre elles était la Famille Rezzi. Du temps du grand-père, les Rezzi vendaient au marché noir une partie du produit de leur pêche, on était encore loin d'un empire de l'obscur... Trois générations plus tard, les Rezzi régnaient en maîtres incontestés sur divers trafics dont un qui avait fait leur fortune.

Des chasseurs Faunes à leur solde parcouraient le Pays Imaginaire pour capturer des fées vivantes. Elles étaient encagées et expédiées à dos de mules jusqu'à la côte. Là, des bateaux de pêche des Îles, qui canotaient de crique en crique, les ramenaient sur l'île Rezzi. La marchandise descendait dans les souterrains du manoir familial où l'on prélevait la très fameuse "poudre de fée" qui se revendait alors à prix d'or auprès d'acheteurs peu scrupuleux et riches...



IL ÉTAIT UNE FOIS





En parallèle, les Rezzi avaient développé un trafic de seconde main, la “poudre de papillon”. Bien plus facile à attraper et moins risqué, cette poudre pouvait être vendue telle quelle ou servait à couper celle des fées, augmentant ainsi les bénéfiques.

Tout un réseau de distribution avait vu le jour, impliquant toutes sortes d’êtres malveillants et peu recommandables. Si nous connaissons cette triste histoire, c’est par le fait héroïque d’un jeune sergent d’arme qui réussit l’exploit de remonter toute la filière, à partir d’une saisie de quelques onces.

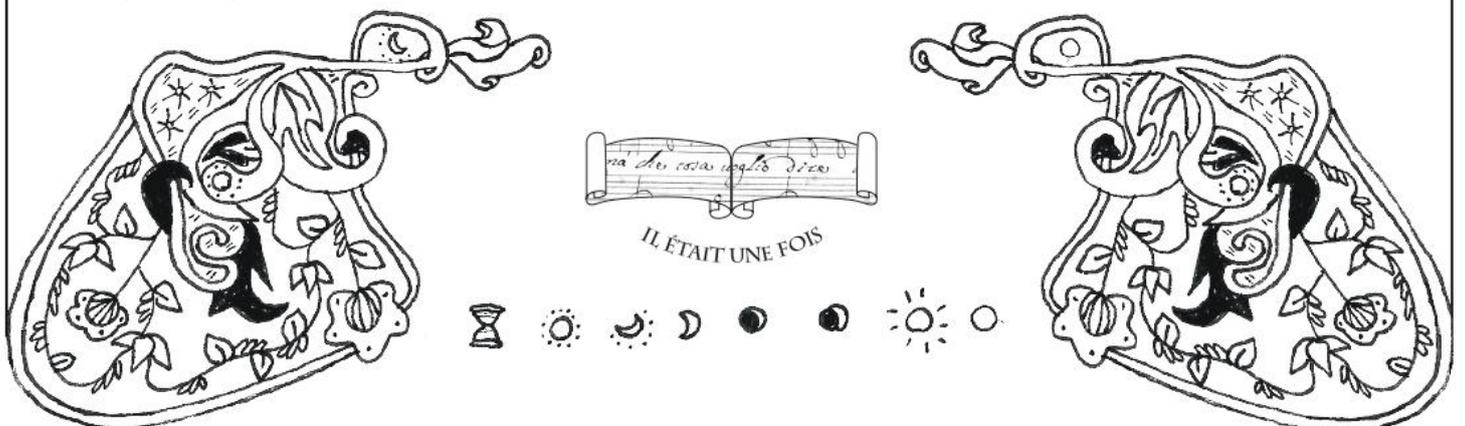
Si toute lumière donne naissance à toute ombre, il est parfois des ombres où naît la lumière la plus vive... elle s’appelait Luigia Lollo Brigida Rezzi.

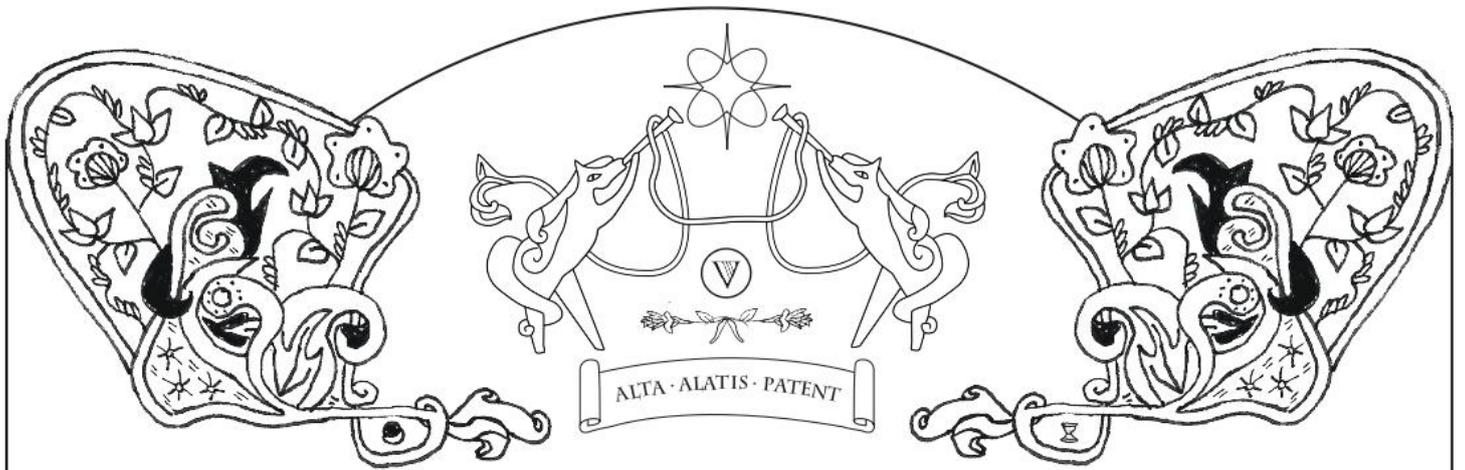
Dernière fille du patriarche de la Famille, elle était la beauté faite femme.

Déjà enfant, quand elle errait dans les bas-quartiers de l’île Pescatori, avant qu’on la nomme île Rezzi, les insulaires lui avaient donné le surnom de Gattina ce qui, en leur langage, voulait dire “petite chatte”. Un surnom qui célébrait déjà sa beauté fatale et aussi son caractère bien affirmé. Plus tard, il lui suffisait de traverser une place de ville pour que cesse immédiatement les clameurs de la foule, laissant seules les tourterelles roucouler, elles qui n’attachent de l’importance qu’au vent et aux grands arbres... Sa longue chevelure brune qui encadrait un visage gracieux, ses yeux de jais et sa démarche chaloupée accaparaient l’attention de tous. Ils furent nombreux, les prétendants, à désirer ravir son cœur, ils faisaient montre de leurs plus beaux atours, usaient de poésie ou tentaient un fol exploit. La belle restait coite, voire moqueuse, elle avait tant brisé de transports amoureux qu’on la nommait maintenant “Pietra Dolorosa” en référence à son cœur de pierre et la douleur de ses éconduits.

Et pourtant, une matinée de printemps, alors qu’elle descendait au port où elle aimait deviser avec les pêcheurs, elle avait découvert le trois-mâts des Onassis, amarré au quai d’honneur. Sur le pont avant, au milieu des boscos qui manipulaient de lourdes aussières de chanvre, elle avait vu Ari, simple marin parmi les simples marins et qui, comme eux, suait sang et eau dans son ouvrage. Et cet homme si simple, et si simplement beau et fort, avait fendu la pierre douloureuse dont elle était faite. Et puisque le silence qui la précédait était désormais installé sur les quais, Ari en fut surpris et balaya de son regard les pontons pour savoir ce qui avait fait taire même les gabians d’ordinaire si prompts au chahut.

Son regard croisa celui de Luigia et Luigia ne détourna pas le regard. Au contraire, elle le regardait comme on contemple une aube pleine de promesses et lui la regardait comme on découvre l’œuvre d’un sculpteur, quand l’artiste vient de tirer le drap blanc pour qu’enfin la sculpture s’expose dans sa pleine et entière beauté. Rien n’aurait pu détourner leur regard l’un de l’autre. Ils s’aimaient déjà d’une passion que rien n’éteindrait.





Après quelques mois d'une romance enflammée, faite de rendez-vous secrets, Luigia et Ari décidèrent de révéler aux yeux des Îliens leur relation. Comme le voulait la tradition, le mariage était la seule façon d'officialiser cet amour. Il fallut donc convaincre à la fois le patriarche Rezzi et le chef de clan Onassis de lier leur progéniture, en laquelle ils avaient mis tant d'espoir et de jalousie. Les perspectives économiques et la résolution des amants avaient fait céder l'un comme l'autre, le mariage aurait lieu, et il fut fait !

De mémoire d'insulaires, jamais on ne vit de ripailles aussi insensées. Chaque famille, ne voulant pas perdre la face, avait déployé tout le faste dont elles étaient capables, sans compter ni la finance ni les efforts. Vingt gabares Onassis et soixante chaloupes Rezzi se disputaient le transport des invités qui étaient venus par millier. Des orphéons et des fanfares par dizaine parcouraient les rues et placettes décorées de gonfanons, d'oriflammes et de fanions multicolores. On avait servi à manger aux appétits féroces des milliers de poissons Rezzi et des centaines de volailles Onassis. La fontaine de la grand' place avait vu ses eaux changées en vin d'un rouge écarlate, alimentée en continu par une armée de vigneron qui roulaient des barriques de 250...

De nos jours, n'importe qui en âge de parler, malgré les décades passées, se souvient de ce mariage comme le plus grand événement de tous les temps. Il en reste un parfum de souvenirs de jours heureux, d'un amour entier et l'image de beaux amants qui vécurent une longue vie de roman. C'est aussi cela la Dolce Vita.

Les plus anciens des insulaires ne l'auraient jamais dit, cependant, il est vrai que certains le pensaient alors, on avait vu là le mariage de la lumière et de l'ombre et l'on prédisait que les dieux courroucés par une entente contre-nature ne laisseraient pas faire la chose. Mais il n'y eut aucune manifestation de l'ire divine tant que les mariés furent en vie. Une fois disparus, les affaires des uns comme des autres périclitèrent tant et si bien que les plus jeunes ne connaissent plus les noms des amants que par le souvenir du mariage...

Les Rezzi poursuivent aujourd'hui certainement d'autres activités plus ou moins morales, mais ils ont perdu de leur superbe, supplantés par de jeunes loups et d'impitoyables ogres à l'appétit féroce. Même l'île a retrouvé son nom de Pescatori puisqu'il n'y a plus aucun Rezzi qui s'y trouve.

Quant aux Onassis, il ne reste rien que le trois-mâts d'Ari, que des héritiers médiocres ont déjà vendu et revendu, et qui porte toujours le nom donné par son premier capitaine "La Bella Storia".

Cette belle histoire illumine encore les cœurs des amoureux de tout le Royaume, et nous savons que sans lumière, les Îles ne seraient pas le tableau de maître qu'elles sont...

